

## Les entrailles d'un marin

Au milieu du jardin entrelacé de sapins et de pins, sur un banc en bois sans dossier, il y avait un chat. Un chat de velours noir, ronronnant et légèrement ébouriffé par le vent qui souffle ses notes dans les branches et les épines. Le temps, lui, abandonne dans ce temple son travail de sculpteur et laisse lisse et gorgé d'eau, le bois de ce banc encore verni et luisant. Il laisse chaton ce chat et bouton ces fleurs. Seuls les sapins et les pins ratissent les âges et se font murailles des heures, des minutes, des fins. Le vieux voisin plié retourne à ses 27 ans quand il était artiste de rue. La vieille bouchère usée récupère ses yeux et ses mains de 18 ans, fines et précises. Et quand il descend du banc, le chat noir redevient gris. Au cœur de ce sanctuaire l'existence du vivant retourne en son point culminant. Au fond du jardin de la maison de Marguerite la vieille, personne, même pas Marguerite ne sait ce qu'il se produit lorsque l'on pose le pied dans ce lieu intemporel. Personne dans le monde ne peut une seule seconde savoir que, perché sur cette falaise bretonne, trône la véritable fontaine de Jouvence. C'est si beau, on en pleurerait. Plus on s'enfonce dans ce jardin, plus le vent ralentit et devient chaud et frais, plus le parfum du sel et des fleurs devient parfaitement équilibré et séduisant, plus on s'y sent bien, libre, et plus son cœur se remplit d'espoir. Oui, le temps s'arrête véritablement. Non, les heures ne défilent plus, oui, les secondes ne se comptent plus. Pénétrer cet endroit, c'est se saisir du temps, c'est arrêter sa vie. Dans ce paradis, l'aube et le crépuscule se côtoient et les étoiles et le soleil grain-beautent ce ciel orange et violet. C'est exquis, plus la peine de courir, de demander l'heure, de se mordre les doigts, d'avoir la boule au ventre. Plus besoin de voir sa vie disparaître à chaque évanouissement d'un jour, plus besoin de s'accrocher aux souvenirs déchirants, aux lambeaux de l'âme. Il suffit d'entrer, de s'asseoir, de profiter des psalmodies du vent, ainsi que de la température absolument parfaite qui fait lever le frisson délicieux, celui qui vient précisément sous la douche chaude en hiver ou sous le soleil ardent après la baignade. Ne plus subir le temps.

Ne plus subir le temps, voilà déjà 12 ans que ce marin écorché espère ce silence des aiguilles. Il a le sentiment perpétuel d'une accélération dégoulinante des minutes. Il a la manie de fixer sa montre et de se dire que chaque seconde est irrécupérable, il se sent impuissant, il ne dort plus. Ce marin est rentré sur terre depuis le fameux soir où le bateau a chaviré. 3:05 à l'horloge, encore quelques étoiles. Ses yeux sont lourds mais il ne veut plus une seule seconde lâcher sa vie. Depuis qu'il a vu ses amis de longue date se fondre dans la bile océanique, il cauchemarde. Alors, à quoi bon dormir tant qu'il peut regarder encore quelques étoiles ? Comme il aurait aimé savoir qu'il existait juste à quelques mètres de chez lui ce château impossible, ce palais chimérique, ce temple légendaire... Mais pour le découvrir, il faudrait avoir la curiosité d'un intrépide, la fantaisie d'un luné, l'imagination d'un rêveur et surtout il faut avoir le nez en l'air. Exactement tout ce que ce vieux loup n'a plus dans sa décrépitude. Pour le découvrir il faut tout simplement, être un enfant. 3:32 le ridé se couche et son horloge passe à 3:33. Être un être qui voit plus loin que la réalité - 3:34 *un enfant est éveillé*. - Feindre et savoir se faufiler en félin - 3:35 *l'enfant est assis sur son lit*. - Savoir saisir la seconde qui s'éteint - 3:36 *l'enfant a le cœur vide*. - Garder en l'air le secret de l'impossible pause - 3:38 *l'enfant fait une insomnie* - Savoir s'allonger à l'ombre des roses.

3:56 l'enfant se lève. Dans sa chambre sans volets, s'écrase, brillante comme de l'argent, la lune sur son parquet ciré. Ses petits pieds d'enfant se confrontent alors à la froideur de ce sol, il se confronte à la nuit, aux ombres, aux craquements de cette chambre profonde. L'enfant se confronte à sa peur. Mais il se sent mieux. Il est debout maintenant, il marche et fuit ce lit mauvais qui le remplissait d'une mélancolie profonde et lourde, il quitte cette prison mentale. Arrivé au bout de sa chambre, se saisissant de la poignée grinçante, son cœur se met à battre pour deux raisons : l'adrénaline et l'affolement. S'il fait trop tinter sa joie ou trop crépiter ce bois, il risque de se faire prendre. S'armant de sa plus grande patience, ce pyjama frémissant dans le couloir, il lâche doucement la poignée et se retourne face à l'escalier. DONG! DONG! 4:00 !! Hurlé l'horloge! L'enfant se gèle sur place, ses membres se raidissent, une sueur froide glisse du bout de sa tête jusqu'au bas de son dos, il retient tout son souffle, écarquille les yeux, et attend frigorifié dans ce couloir pesant de tranquillité... Ses petits bouts de peau collent au plancher, il retient toujours sa respiration, et cherche du bout de la main la rambarde de l'escalier. Il sait très bien que chaque marche produit un son aussi différent que bruyant. Le vaillant petit être décide de contourner le piège en s'accrochant aux barreaux de l'escalier. Il descend prudemment le long de cette trachée, il glisse petit à petit vers le cœur de la maison. 4:16 à l'horloge, maintenant il s'agit de sortir de cette maison. Il hésite. Soit aller chercher une chaise dans la cuisine, ce qui permettrait d'atteindre la boîte à clefs haut perchée et donc d'ouvrir la porte d'entrée, mais ceci réveillerait le chien couché sous la table, au risque d'un aboiement raisonnant ; soit passer par la fenêtre rouillée du salon et faire trembler le mur de la chambre de l'autorité. 4:22 l'enfant est un fin stratège, logique il choisit la deuxième option. L'autorité est un gros papa ivrogne qui ronfle comme le moteur d'un bateau à vapeur. Il suffit d'être patient, encore une fois, et de faire trembler le mur en même temps que les vrombissements de la bête. A pas de chat, il pénètre dans le salon qui pue la cigarette et le vin blanc et s'avance vers la fenêtre. Cette salle pleine d'air fume une odeur si pesante que l'innocent doit tirer sur son tee-shirt en velours et se couvrir le nez pour aller chercher des exhalaisons moins aigres. La poignée est dure, l'air pur de la nuit ne se gagne pas si facilement. De sa seconde frêle main, l'esprit futé la recouvre dans sa manche et l'ayant plus fermement empoignée, il attend les vibrations du cochon. Ronnpichhhh, étouffé dans ce bruit, ce prestidigitateur éventre sa cellule! Il ouvre le thorax de ce lieu. Avant de sortir, il jette un dernier coup d'œil au temps, 4:40. Il passe ensuite par cette fenêtre. Cette vieille fenêtre sale et encombrée d'objets oubliés, d'espoirs vains et de souvenirs encrassés par l'ivrogne et ses compagnons marins. A l'image de la fenêtre, la maison. Elle est d'une affligeante morosité, presque aucune couleur n'existe et s'il en existe, elles sont pâles, délavées, sèches. Mais heureusement il fait nuit et l'enfant n'y pense même plus. Il oublie cette froideur, il ne pense qu'à son évasion! Déchaîné, le cœur du bambin veut sauter loin de ce vieux donjon. Il sent ses membres fourmiller comme si ceux-ci avaient été engourdis trop longtemps. Ses muscles se serrent et se desserrent, et ses poumons se gonflent et se gonflent, le bambin commence à s'élever ! Droit, il voit au loin le portail défendu, il voit les chiens qui gardent la passerelle, il voit la route juste après, il voit les arbres à l'infini qui défilent en perspective, il voit la liberté...

Son cœur tape, toc, sonne, tout son corps réagit. Alors comme un sprinteur, il se prépare, il pose son pied sur le starting block, se penche en avant, positionne ses mains, craque sa tête... Attend. Et d'une impulsion, part en fusée vers la porte du paradis ! Il n'a jamais été aussi rapide, tous ses membres se crispent et le propulsent à sa libération. Plus il court, plus il sent se détacher les poids et les cordons, plus il sent son dos le démanger. Ses pas en course font du bruit et les chiens assoupis dans leur niche se réveillent en furie. Ils flairent la nervosité de l'enfant et se mettent à aboyer et à courir vers le petit être qui n'en démord pas. Les deux molosses s'apprêtent à le mordre, à lui arracher chaque membre, à le déchiqueter, ce qui l'arrêterait devant le portail, juste avant son affranchissement ! Mais du dos, émergent deux petites ailes, et d'un bon de félin juste avant de se faire manger, l'enfant s'élève au-dessus de cette maison ! Dans l'apesanteur du ciel, il voit tout aux alentours. Il voit le tout début d'une aube, la mer lointaine qui est si belle, les oiseaux blancs et un cercle. Un drôle de cercle d'arbres aussi rond que le ventre d'une mère. Enfin échappé, en planant dans ce ciel, le chérubin curieux se dirige alors vers le jardin de Marguerite. L'angoisse ne lui griffe plus le ventre, il a moins de maux dans le cœur. Au fur et à mesure qu'il s'approche et qu'il descend vers le centre de ce ventre, il sent l'air s'équilibrer, le parfum se sucrer, et la tranquillité le gagner. Déposé comme une fleur sur un lac, l'ange se retrouve sur le banc, ce banc. Se forme alors dans son esprit sa fuite par la vieille fenêtre, le plus bel instant de liberté. Il revoit les coquillages oubliés, les babioles poussiéreuses accrochées, il est loin de ce corps terne et ronflant. Il s'apaise. Le marin, lui, est froid. Abandonné dans son lit, toute sa chaleur s'en est allée à 4:40, quand la fenêtre grillagée de sa cage thoracique, a laissé s'échapper le petit chat de ses entrailles.

Douce comme le pelage et rose comme les joues, l'âme s'en va dans les rêves impossibles issus de la brouaille de l'homme. L'âme s'en va dans le ventre du monde, dans les roses infinies, dans la fin du temps.

Les entrailles d'un marin